



# jazz #2 mag mag

points de vue  
sur l'émergence  
d'une scène  
en régions

---

Créé il y a dix-neuf ans par l'Afijma, devenue entre-temps AJC, le dispositif Jazz Migration a repéré, diffusé puis accompagné pas moins de 70 formations, soit plus de 240 musiciens et musiciennes avec plus de 900 concerts organisés.

Au-delà des chiffres, ce dispositif s'est révélé être un véritable outil efficient au service du développement de carrières de bon nombre de jeunes artistes. La force d'un réseau de diffusion comme le nôtre fut de pouvoir être à la fois un champ d'expérimentation assez unique pour ces musicien-ne-s mais aussi un vrai levier à la découverte et à la mise en lumière de nouveaux talents, grâce à un maillage étroit constitué de lieux et de festivals, de territoires, de publics variés curieux de découvrir les nouveaux courants du jazz d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, après un premier numéro consacré à comprendre comment les artistes de la scène hexagonale parviennent à être repéré-e-s et accompagné-e-s dans le développement de leur travail, nous avons souhaité éditer un nouvel opus de Jazz Mig Mag qui interroge la notion de maillage local et régional, nous intéressant au désir et à la capacité des acteur-rice-s de terrain et des institutions en présence à structurer des réseaux territoriaux.

Il n'y avait qu'un pas à franchir entre « scène émergente » et « l'émergence d'une scène jazz », un pas qui résonne et resitue - s'il le fallait - Jazz Migration au cœur d'un réseau d'acteur-rice-s engagé-e-s sur leurs territoires.

---

**Philippe Ochem**  
*Président d'AJC*

Émerge-t-on vraiment tout·e seul·e ? Quel est le rôle du terreau sur lequel un·e musicien·ne se développe ? Peut-on émerger et se développer sans jamais quitter le territoire dont on est issu ? Qu'est-ce qu'une scène locale, comment se constitue-t-elle et quels sont les préalables nécessaires à son existence ?

Tant de questions autour desquelles tourne ce nouveau Jazz Mig Mag qui, après une première salve de « points de vue sur l'émergence », affûte son regard.

Les adhérents AJC ou les autres diffuseur·euse·s qui chaque année repèrent et accompagnent des musicien·ne·s, les artistes passé·e·s par le dispositif national qu'est Jazz Migration, les structures et musicien·ne·s ultramarin·e·s qui clament la difficulté de ces territoires isolés, tou·te·s ont un point de vue sur le « territoire ».

Partager ces points de vue avec vous aujourd'hui fait ressortir les engagements, les partenariats, les politiques de développement portées par tout un réseau d'acteurs – artistes, institutions, diffuseurs, écoles, etc. – au service de ces musiques et, au-delà, de la culture en général.

---

**Marie Persuy,**

*Chargée de développement  
Jazz Migration*

**les éditos**

# 2

# ours

Ce magazine gratuit est édité à 1.500 ex. par **Association Jazzé Croisé**.

Siret : 400 405 791 00031 - APE : 9001Z / 35 rue Duris - 75020 Paris

[www.ajc-jazz.eu](http://www.ajc-jazz.eu) / [www.jazzmigration.com](http://www.jazzmigration.com) / [infos@ajc-jazz.eu](mailto:infos@ajc-jazz.eu)

**Directeur de publication** : Antoine Bos

**Contributeurs** : Badneighbour, Pierre-Olivier Bobo, Ellinor Bogdanovic, Antoine Bos, Arthur Guillaumot, Sylvain Gripoix, Lucas Le Texier, Guillaume Malvoisin, Orane Mignotte, Philippe Ochem, Marie Persuy, Julien Sérié, Laurent Vilarem.

**Direction artistique et mise en page** : Guillaume Malvoisin  
avec Pierre-Olivier Bobo et Orane Mignotte (LeBloc)

**Relecture et corrections** : Léna Kehaili

**Couverture** : Blanche Lafuente, NOUT.

Rencontres AJC 2021 © Béaxgraphie

**Imprimeur** : Estimprim (25) - [www.estimprim.fr](http://www.estimprim.fr)

**Dépôt légal** : décembre 2021

Tous droits réservés © 2021

**Jazz Migration**, dispositif d'accompagnement de musicien.ne.s émergent.e.s de jazz et musiques improvisées, est porté par AJC, avec le soutien du Ministère de la Culture, la Fondation BNP Paribas, la SACEM, l'ADAMI, la SPEDIDAM, le CNM, la SCPP, la SPPF et l'Institut Français.

# 3

## 1 Éditos

Philippe Ochem et Marie Persuy ouvrent le mag

## 4 Shooting

Les lauréats JM #7 vus par les photographes

## 10 Nantes / Toulouse

11. L'émergence de deux scènes en région

25. L'œil nantais de Sébastien Boisseau

## 28 Ici c'est Paris.

C'est encore *bankable* Paris ?

## 36 Au-delà des mers

38. Écosystème et émergence : états des lieux

41. Le point de vue d'Ann O'aro

44. Le point de vue de Yann Cléry

48. L'Outre-mer en concerts

# som maire

## 50 Chroniques de concerts

Les lauréats Jazz Mig #7 sous les sunlights

## 52 Chroniques de disques

« Mélodie, tempo, harmonie »

## 54 Mots mêlés

des mots, des lettres, un joli bazar

## 56 Horoscope

Jazzy Mage vous prédit le futur

4

# shooting

les lauréats

JM#7 vus par

les photographes



## **Suzanne**

*parrainé par Jazzèbre*

**Maëlle Desbrosses** – alto, voix  
**Pierre Tereygeol** – guitare, voix  
**Hélène Duret** – clarinette, voix

—

« Cette séance photo s'est faite simplement, en quelques mails et appels avec Maëlle. Je suis monté de Montpellier pour retrouver le groupe à Montreuil. On a passé l'après-midi dans des appartements, dans des arrières-cours pour le shooting. La lumière était belle, le groupe lumineux, tout était là pour réaliser de belles images. Puis il y a eu une répétition, en fin de journée, où j'ai pu faire des photos sur le vif. »

- **Laurent Vilarem**, *photographe*



—  
« Pour cette série, les musiciens m'ont suggéré de m'inspirer du visuel de l'album, sur lequel trois « acrobates » évoluent dans un décor aux formes géométriques colorées. Je leur ai proposé plusieurs ambiances dans le parc de Belleville : un espace de jeux pour enfants aux couleurs vives, un arbre remarquable et un mur tapissé de papier bleu dans une rue adjacente. Après les avoir guidés pour trouver leur place dans chaque décor, je les ai laissé s'exprimer et interagir à leur guise. Leur connivence a fait le reste. »  
- **Sylvain Gripoix**, *photographe*

## **Charley Rose Trio**

*parrainé par Jazz à Oloron*

**Charley Rose** – saxophone alto

**Enzo Carniel** – piano

**Ariel Tessier** – batterie



## NOUT

*parrainé par Banlieues Bleues*

**Delphine Joussein** – flûte, fx  
**Rafaëlle Rinaudo** – harpe électrique  
**Blanche Lafuente** – batterie

—

« Les filles avaient déjà diffusé une photo sur laquelle leurs visages étaient cachés par leurs cheveux. Nous avons décidé de suivre cette idée. Je voulais quelque chose de plus grunge, avec du mouvement et du second degré. Je les ai photographiées contre le mur d'un parking souterrain, avec un coup de flash très direct qui fige le mouvement des têtes et des cheveux. Nous avons réalisé une autre série en plein soleil. Les visages des filles s'effacent derrière les éclats de lumière comme une référence à une croyance ancienne. Chaque soir, le soleil disparaît dans la bouche de Nout, déesse mère de tous les astres. » - **Sylvain Gripoix**, *photographe*



—  
« Cette photo s'est faite en interne, comme la majorité des créations au sein du groupe. Nicolas a choisi le quartier de Belleville, à Paris, pour cette séance. Nous nous sommes laissé guider par sa créativité foisonnante jusqu'à tomber sur cette fresque dans la rue. Après le shooting j'ai imaginé comment les trois personnages pouvaient se fondre dans le décor, en harmonie jusqu'à en perdre tout repère. Le résultat rejoint la proposition musicale du groupe et reflète la dualité entre la nature et la ville, l'acoustique et l'électronique, le réel et l'imaginaire. » - **Julien Sérié**

## Coccolite

*parrainé par Le Jazz bât la campagne*

**Timothée Robert** – basse, machines

**Nicolas Derand** – piano, synthétiseurs

**Julien Sérié** – batterie, machines

10

Nantes /  
Toulouse,  
allers /  
retours

---

Voici deux terrains de jeu emblématiques du jazz français. Plus ou moins près, plus ou moins loin de Paris, c'est selon. Deux territoires où l'histoire du jazz remonte à loin mais diffère, à l'ombre ou dans la foulée de deux très grands festivals de jazz, par l'aura et par la taille. Deux exemples à scruter pour en saisir les ressemblances comme particularités d'une « émergence d'une scène jazz » en région.

# 13

## **Regards croisés avec**

**Jean-Philippe Birac** - Radio Campus Toulouse  
**Matthieu Cardon** - Les Productions du Vendredi  
**Jean-Pierre Layrac** - Jazz à Luz & Un Pavé dans le Jazz  
**Philippe Metz** - École Music'Halle  
**Fanny Pagès** - L'Astrada Marciac  
**Loris Pertoldi** - Le Taquin

Et

**Jean-Marie Bellec** - Conservatoire de Nantes  
**Loïc Breteau** - Association Culturelle de l'Été - les Rendez-vous de l'Erdre  
**Guillaume Hazebrouk** - Compagnie Frasques  
**Michel Hubert** - Pannonica  
**Armand Meignan** - Le Mans Jazz & les Rendez-Vous de l'Erdre  
**Frederic Roy** - Association Kiosk  
**Caroline Thibaut-Druelle** - Pannonica / Musiques et Danse

---

La question abordée dans ce numéro 2 de Jazz Mig Mag prolonge celle de « la scène émergente » traitée dans le numéro 1. Nous nous intéressons cette fois-ci à **l'émergence d'une scène jazz sur un territoire** donné. Vous êtes chacun·e et tou·te·s des acteurs et actrices important pour le jazz à Toulouse et à Nantes. Etes-vous conscient·e·s de participer à la vie et au développement d'une scène jazz locale ? À quel moment peut-on dire qu'une telle scène existe, qu'est-ce qui la fonde et la structure ?

**Philippe Metz** - *Music'Halle* : Je mets les pieds dans le plat, on me connaît. Déjà être le local de l'étape, ça me gave. C'est une vue parisienne de dire qu'il y aurait un son à tel ou tel endroit. Mais, en même temps, quand on joue depuis Marseille, Uzeste ou Toulouse, peut-être que ce n'est pas complètement pareil. Est-ce qu'il y a un son toulousain ? Il y a une histoire et une vie toulousaine, on est proche de l'Espagne et d'endroits qui sont de grosses influences.

**Jean-Pierre Lagrac** - *Jazz à Luz & Un pavé dans le jazz* : Je ne sais pas si on peut parler de jazz toulousain. En revanche, ce qui est important c'est de savoir qu'il se passe beaucoup de choses autour des musiciens à Toulouse, et c'est quelque chose qu'on entretient tous. C'est important qu'il y ait une émergence autre qu'à Paris. On est tous acteurs là-dessus et on est très fiers lorsqu'un groupe toulousain arrive à être reconnu nationalement.

**Philippe Metz** : À un moment donné, il y a eu un Tonton Salut, après il y a eu un Marc Démereau. Tous ces gens-là, effectivement, on les a accompagnés. On a été des accélérateurs de leurs propositions. Oui, il y a une scène jazz toulousaine, bien sûr ! On en fait partie, on la promeut, on

l'accompagne, on la défend. Du fait de ces personnalités, du fait qu'on aime la castagne, quoi ! Y a une espèce de chaleur, y a une ambiance.

**Loris Pertoldi** - *Le Taquin* : Je pense qu'on est tous conscients d'être des acteurs importants du jazz toulousain. Nous avons repris le Taquin parce qu'il y avait un vivier jazz énorme à Toulouse. Comme dit Philippe, on a affaire à des musiciens qui portent une histoire et qui la défendent.

**Mathieu Cardon** - *Les productions du vendredi* : Je dirais qu'il y a une scène qui est composée de différentes familles de musiciens. Pulcinella, Ferdi (*Ferdinand Doumerc*, ndlr) qui fédère plusieurs aventures autour de lui, tu parlais tout à l'heure de Marc Démereau, on peut citer Freddy Morezon qui représente un peu une autre scène et une autre couleur musicale. Cette scène est faite de plusieurs sous-écosystèmes.

VUE DEPUIS  
**TOULOUSE**

## VUE DEPUIS NANTES

**Armand Meignan** - *Le Mans Jazz & RDVE Nantes* : Effectivement on peut parler de scène nantaise, parce qu'on a tous les ingrédients, qui permettent à une scène de vivre. Un festival, un club, des scènes conventionnées qui programment du jazz, le projet Jazz en phase, lancé par Les Rendez-vous de l'Erdre avec les scènes du département. Ce projet n'est peut-être pas concevable dans d'autres villes que Nantes. Mais l'ambition d'un musicien ne doit pas être uniquement de vivre de sa musique dans son département. Il faut des structures qui lui donnent l'occasion de créer et de se présenter à des pros et à un large public. Ensuite, ils peuvent espérer jouer ailleurs, voire atteindre une carrière internationale. Ce qui fait la particularité de la scène nantaise, c'est aussi son histoire. Il y a toujours eu ce mouvement avec des projets de jazz. Des festivals comme celui des frères Jalladot. Cela permet de comprendre la scène actuelle.

**Guillaume Hazebrouk** - *Compagnie Frasques* : Je pense qu'il y a une scène nantaise et qu'elle existe parce qu'il y a des écoles de musique sur l'agglomération et un conservatoire très actif. Il y a un club, plusieurs festivals, c'est ce qui fait la scène. Je peux parler de ce qui s'est fait depuis le milieu des années 90. Il y a eu de vraies politiques culturelles, l'arrivée des SMAC. En 1998, le Pannonica est l'une des premières SMAC. Une structuration se fait et favorise l'élaboration de la scène nantaise. Kiosk en est la dernière émanation, ça existe parce que la scène nantaise existe depuis longtemps.

**Jean-Marie Bellec** - *Conservatoire de Nantes* : À Nantes, il y a un club officiel, sponsorisé par les institutions, disons. Mais il y a aussi les cafés, dans lesquels les concerts ont beaucoup d'importance. Le Coton-club, qui a fermé, était très important pour le développement du jazz. L'état des lieux de 2013, sur la scène nantaise, est très instructif. Je pense que chez nous aussi, c'est une affaire de personnes qui font marcher les institutions. Et selon la personne qui est à la tête, ça marche ou pas. Le jazz a pris de l'ampleur au moment où Musique et Danse, qui s'appelaient L'association du Département pour le Développement de la Musique, a lancé un stage en 1985. Ça répondait à une très forte demande. Ce stage a été fantastique, il est mort de sa belle mort en 2004, parce qu'il n'était plus nécessaire : il y avait des classes de jazz dans toutes les écoles de musique quasiment. Ce stage n'aurait pas pu avoir lieu sans Yves de Villeblanche, qui a fait énormément. Les Rendez-vous de l'Erdre dépendent aussi beaucoup du programmeur. Quand Armand est arrivé, tout a changé. Même chose pour le Conservatoire. La classe de jazz a été fondée en 1997. Ça a très bien marché jusqu'en 2010. Plein de projets, d'élèves et de projets sur la scène locale. La dynamique s'est arrêtée progressivement entre 2008 et 2010. Plus aucune action avec les partenaires.

**Guillaume Hazebrouk** : Longtemps, ce qui m'a manqué, c'est la question du maillage, des liens entre les structures. Des structures d'enseignement qui ne fonctionnent pas main dans la main avec les structures de diffusion, ça forge un manque. Ces dernières années, ce n'était pas le cas. Je pense au lien entre le Conservatoire et le Pannonica, qui manquait de fluidité. Et de débouchés pour les jeunes musiciennes et musiciens et donc

d'espace pour se projeter et pouvoir avoir envie de rester sur le territoire. J'ai longtemps habité à Tours. Il y a beaucoup d'espaces de circulation de la musique.

**Caroline Thibaut-Druelle** - *Pannonica / Musiques et Danse* : C'est vrai qu'il y a aussi des musiciens qui jouent beaucoup partout, et qu'on revoit très peu en Loire-Atlantique. C'est dommage, et c'est pour ça aussi que la question du maillage est très importante. Il y a les scènes spécialisées mais aussi tout l'écosystème des cafés-concerts, des scènes en milieu rural, pluridisciplinaires, dans lequel le jazz doit aussi trouver sa place. Ces lieux doivent fédérer, pour créer les rencontres.

**Loïc Breteau** - *Association Culturelle de l'Été* : Le jazz a toujours été présent à Nantes. Effectivement, ce sont des histoires d'individus, là aussi, qui ont permis la présence de cette esthétique. À Nantes, il y a une écoute entre les différents acteurs et le jazz a trouvé une place au-delà de ses lieux spécialisés. À Nantes, la politique culturelle est très engagée depuis l'arrivée de Jean-Marc Ayrault.

**Michel Hubert** - *Pannonica* : Le choix de personnes comme celui de l'adjoint à la culture est primordial. Ce sont les pierres angulaires des dynamiques culturelles locales. Les différentes crises récentes démontrent que les relations saines entre les acteurs sont des relations constantes et basées sur le dialogue. Les clubs traversent une crise grave, en même temps que d'autres lieux émergent. Je suis impressionné par le nombre de présentations d'artistes dans des appartements. C'est en train de former une nouvelle forme d'expression artistique. La création d'un lieu commun entre tous les acteurs du jazz est un chantier à réactiver.

Avant que l'écoute que vous évoquez souvent puisse être notable, il y a eu une période où les choses se sont mises en place. Il y a eu le temps des premiers concerts et des premiers lieux, des premiers festivals aussi. Leur développement a-t-il été consécutif à celui des premières écoles et classes de jazz ? Comment s'est faite **l'histoire** du jazz chez vous ?

**Jean-Pierre Lagrac** : L'histoire du jazz toulousain s'est faite aussi avec ces gens qui ont été des locomotives. Tonton Salut, Marc Démereau, ce sont des gens qui ont entraîné beaucoup de choses derrière eux. Si le jazz existe à Toulouse, c'est grâce à une chaîne. Le travail de Music'Halle est très important, ensuite le travail des producteurs, puis les scènes qui programment ces musiciens... On a la chance d'avoir, dans la région, des festivals très différents. Des musiciens s'orientent plutôt vers Marciac, d'autres plutôt vers Luz. Il y a également des salles à Toulouse qui sont importantes.

**Loris Pertoldi** : Quand je suis arrivé ici, j'ai vu ce concert au Mandala, qui est maintenant Le Taquin, et ça m'a marqué durablement, ça m'a donné envie de faire cette musique et de m'y investir.

**Philippe Metz** : On ne peut pas parler de scène jazz à Toulouse sans parler de Jeannot (Cartini, ndlr) et du Mandala. Avec un côté un peu libertaire, un peu punk propre à ces années 80. On n'avait pas peur, on y allait quoi ! Y a eu des désastres terribles, économiques et humains mais on y allait, on mettait le feu. À Toulouse, ça résonne très fort cette chose-là.

**Jean-Pierre Lagrac** : Je dirais que notre point faible, c'est la concordance d'énergie. On a mis du temps à travailler ensemble, je crois que dans certaines villes, comme à Tours par exemple, ils ont été plus en avance que nous.

**Philippe Metz** : C'est vrai qu'on a d'abord eu besoin d'exister, d'identifier un territoire, pour ensuite pouvoir se rencontrer et échanger. Il faut d'abord être fort pour avoir des choses à échanger ensuite. Quand on regarde Le Bijou, Le Bikini, Music'Halle, Avant-Mardi qui est maintenant devenu Octopus... Tout ça, ça se connaissait, ça se respectait mais il n'y avait pas de grande fédération comme on l'a aujourd'hui avec Occijazz.

**Fanny Pagès - L'Astrada, Marciac** : Sur l'histoire du jazz dans la région et ce grand puzzle, je suis globalement d'accord avec vous, notamment sur le Mandala qui est un lieu mythique, avec tous ces étudiants amateurs de jazz et de musiques improvisées. C'était un endroit extraordinaire et très ouvert. Mais ce que je voulais ajouter concernait les typologies dans l'arborescence des musiciens. Dans l'initiative 'marciaquaise', je rejoins Philippe, les expériences

devançant les politiques culturelles. L'option jazz au collège de Marciac va bientôt fêter ses 30 ans mais reste une initiative unique en France. Plusieurs établissements en France ont essayé mais c'est toujours un combat car l'Éducation Nationale essaie d'uniformiser ces options et revient régulièrement à la charge sur le collège de Marciac, en prétextant que l'enseignement musical doit être généraliste et pas spécialisé. Ici, l'objet de cette initiation n'est pas de faire émerger des musiciens professionnels mais plutôt de générer des choses à travers l'expérience de la musique jazz. Il se trouve que de nombreux musiciens professionnels ont émergé depuis les premières générations d'élèves, que ce soit Leïla Martial, Emile Parisien, Julien Thouery, les frères Dousteyssier. Il faut aussi mentionner l'enseignant qui a fait le lien Toulouse - Marciac toutes les semaines pendant 30 ans : Jean-Pierre Peyrebelle, malheureusement décédé en septembre 2020. C'est le véritable artisan de cette aventure et c'est aussi ce genre de personnes qui doivent être citées car elles ont beaucoup joué dans la transmission et dans la création de générations de musiciens actuels.

**VUE DEPUIS**

**TOULOUSE**

## VUE DEPUIS NANTES



Maëlle Desbrosses, Suzanne  
Rencontres AJC, 2021  
© Beaxgraphie

**Loïc Breteau** : C'est un garçon qui s'appelle Jim Europe qui faisait partie d'un bataillon miliaire qui est arrivé des Etats-Unis. Ils ont fait des concerts sur la côte après avoir débarqué. Ce qui est dit, c'est qu'au Théâtre Graslin, il y a eu un concert de cette formation. C'est pour ça qu'ils parlent d'un «premier» concert. Parce qu'il y a une billetterie, alors qu'avant c'était sur l'espace public. Surtout, il y a eu un article dans la presse pour parler du concert et de cette musique.

**Armand Meignan** : L'acte est historique oui. Il y a eu d'autres événements historiques autour du jazz. Le nom du festival des frères Jalladot, c'était le Cercle Nantais du Jazz, et ils ont fait l'un des premiers concerts de Thelonious Monk, à Graslin. Le passé est important dans le rapport de Nantes au jazz, même si ça nous amène aussi au rapport de la ville avec l'esclavage.

**Jean-Marie Bellec** : Ce tout premier concert a été donné à Graslin, et tout autour, dans les bars, il y avait des musiciens, ça a commencé à infuser. J'ai rencontré Billy Corcuff et Jean Philippe Vidal, des personnages très importants de la scène nantaise, quand je suis arrivé pour jouer. Il y avait un café très important, le Tie-Break, qui était le seul ouvert jusqu'à quatre heures du matin. Le patron adorait la musique et employait tous les soirs un pianiste pour faire du piano bar. Pas fréquent. Les musiciens qui venaient faire la jam étaient arrosés sans limite. C'était important, un lieu de rencontre. Mais je crois que les premières concerts que j'ai vus c'est au Cercle Nantais ou au Petit Saint. Steve Coleman, McLaughlin...

**VUE DEPUIS**

## **TOULOUSE**

**Philippe Metz** : Ça c'est ce qui est écrit dans vos livres de médiation culturelle mais l'histoire ne s'est pas écrite comme ça. Quand je vais voir le conseiller musique dans les années 80, il me dit qu'on va installer le jazz dans les Conservatoires. Voilà, au revoir monsieur. Si on ne se défend pas, si on ne se bat pas, il n'existe pas ce bordel-là. Par contre, ce qui structure, c'est le Centre Info Jazz (Centre d'information du jazz, ndlr) avec Pascal Anquetil. Des hommes qui ont des idées, de l'énergie, une façon de faire, d'interroger les choses et qui utilisent l'IRMA (le Centre d'information et de ressources pour les musiques actuelles, ndlr) à des fins collectives : faire remonter des informations, créer des pôles, structurer à partir du terrain. Ça s'est arrêté quand il est parti, et aujourd'hui, on le refait d'une certaine façon avec l'AJC.

**Jean-Pierre Layrac** : Je pense que nos institutionnels ne sont pas plus forts chez nous qu'ailleurs. Il faut être honnête, à Toulouse, on sent que ce n'est pas leur truc. À Nantes, il y a eu une vraie politique culturelle à un moment donné, mais je ne crois pas que ce soit le cas à Toulouse. Ça vient des gens qui se sont bougés.

**Loris Pertoldi** : Il y a un travail qui se fait au niveau de la fac de musicologie et je pense aussi que c'est ce qui fait la spécificité et la force de Toulouse. Quand je suis

Une certaine **reconnaissance institutionnelle du jazz** a lieu au cours des années 80, avec l'arrivée de la gauche au pouvoir et la nomination de Jack Lang au Ministère de la Culture. C'est la deuxième décentralisation, après celle des années Malraux. L'État prend alors en compte le jazz. Notons la création de l'Orchestre National de Jazz et le développement de politiques culturelles d'envergure.

Quel impact ont-elles pu avoir sur la scène dont vous êtes parties prenantes ?

arrivé à Music'Halle, il y avait énormément de professeurs. On pouvait avoir un cours de jazz classique et derrière avoir un cours avec Marc Démereau qui nous faisait écouter un mec qui souffle dans une embouchure sans son pendant 30 minutes. Quand on est étudiant en musique, ce grand écart fait qu'on sent qu'on a de la place.

**Jean-Philippe Birac** – *Radio Campus Toulouse* : La particularité de Toulouse, c'est quand même qu'il y a trois gros centres de formation autour du jazz. Le Mirail, le Conservatoire et Music'Halle. La nouvelle génération fait des va-et-vient entre ces centres, il y a une ouverture et un potentiel de musiciens assez incroyable depuis ces 15 dernières années. Du côté de la Baraque à Free, ce jeune collectif issu de la fac, certains sont capables de jouer du be-bop, du New Orleans ou du free. Il n'y avait pas ça il y a encore une trentaine d'années.

**Jean-Pierre Layrac** : Cette variété existe encore, on peut trouver toute forme de jazz et des lieux qui les programment. J'ajouterais la scène alternative qui nourrit cette vivacité. Ce cloisonnement, je pense qu'il n'existe plus nulle part. À Paris, les musiciens du COAX sont capables de faire du swing et du très expérimental le lendemain. Ça fait partie de la mentalité des musiciens aujourd'hui.

**Armand Meignan** : L'Europa Jazz a été aidé dès les années Lang, d'abord soutenu par la ville et le territoire, puis avec les premières aides de l'État en 82 ou 83. Après, plus d'aides pour les festivals, mais pour les structures de diffusion. Il y a eu des aides nationales, et la création du Panno comme SMAC.

**Michel Hubert** : En 82-83, je pense que tout le monde a bénéficié du x2 du budget du Ministère de la Culture. Mais depuis, on n'a plus de politique volontariste. L'État n'impulse plus rien, comme ça a pu être le cas dans les années Malraux puis Lang. Il est atone et se base sur les cases établies. On a besoin de les dépasser pour comprendre les nouvelles esthétiques. L'émergence se fait dans des lieux qui échappent aux radars et aux grilles de lecture établies du ministère et des collectivités. Ce sont des gens qui ne demandent rien, sont dans des friches et font de belles choses.

**Armand Meignan** : J'ai souvenir de la revue Jazzman qui a disparu il y a une vingtaine d'années. Ils avaient fait 7 ou 8 pages sur l'émergence de la scène nantaise, pourquoi ? Pour signaler les musiciens nantais qui jouaient au national et à l'international. Leur tête d'affiche c'était Baptiste Trotignon qui a été formé complètement à Nantes. C'est important pour signaler le niveau de cette scène. Il y a des musiciens nantais repérés depuis très longtemps. Par leur reconnaissance, au national et à l'international, ils ont permis de dire qu'il y avait une scène nantaise de très haut niveau. Pareil avec le développement du label Volk et de leurs musiciens.

**Frederic Roy** – Association Kiosk : Baptiste Trotignon est sorti à la fois parce qu'il y avait un écosystème de lieux d'éducation et de festivals et clubs. Si on veut comparer à Brest, il n'y a plus de scène, parce que les gens s'en vont. Le Conservatoire ne fonctionne qu'à moitié et les étudiants partent. Il y a les cafés, aussi, qui participent à l'expérience des musiciens. Il faut des musiciens mais aussi des structures et de l'espace.

## VUE DEPUIS NANTES

Quatuor Machaut  
Les Rendez-Vous de l'Erdre  
© JC Guary





Jouer sur un territoire structuré, c'est aussi **vivre au sein de ce territoire** et en animer la scène jazz ? Comment y entre-t-on ? Pourquoi y reste-t-on ? Pourrait-on avoir envie d'en sortir ? Quelles dispositions votre territoire a-t-il pu ou dû défendre pour le corpus de musicien.ne.s présent.e.s et actif.ve.s sur celui-ci ?

## VUE DEPUIS TOULOUSE

**Philippe Metz** : Dans les années 80-90, il y avait des scènes, des bars ou des clubs qui ont permis à des musiciens de s'ancrer dans la ville. Aujourd'hui moins, on vient d'en perdre un magnifique avec Mix'art. Mais sinon, évidemment avec le savoir-vivre toulousain, le magret est meilleur de ce côté-ci de la Garonne. Sérieusement, je trouve que plein de musiciens ont été fixés à Toulouse par la proposition des écoles où ils ont pu enseigner, en menant de front la carrière de musicien et celle d'enseignant. Il y a aussi tous les Conservatoires satellites qui tournent autour de Toulouse, comme Auch ou Montauban, et qui sont très importants aussi. Music'Halle rentre aussi dans ce système-là et a permis aussi peut-être de ne pas partir à Paris, parce qu'ils avaient les moyens de vivre ici.

**Loris Pertoldi** : C'est une ville extrêmement riche musicalement, il me semble que c'est la première en France quant au nombre de musiciens professionnels. La qualité de vie joue beaucoup. Après, il y a des musiciens toulousains qui vont à Paris quand l'occasion se présente car il y a accès à des choses qu'on n'a pas ici.

**Mathieu Cardon** : Je crois aussi que la taille de la ville, pas si grande, fait qu'on a vite fait de se connecter à d'autres musiciens, à L'Impro ou au Taquin. Si tu viens de l'extérieur, tu es peut-être moins noyé qu'à Paris et t'as un champ d'action plus large. Alors après, tu as peut-être moins de visibilité, moins d'accès aux médias.

**Fanny Pagès** : Pour moi, Toulouse c'est une ville qui, par sa taille humaine, est très vite connectée au monde rural qui l'entoure, où on trouve plein de petits bars associatifs culturels, plein de micro-festivals. C'est un territoire de micro-lieux qui fonctionnent. Et pourquoi sortir de Toulouse ? Peut-être aussi que le musicien professionnel a besoin de se confronter à autre chose qu'à sa communauté... On est encore dans un système très centralisé au niveau de la production musicale, donc si on a envie de percer le plafond de verre, le passage par la case parisienne est un peu inévitable. Par contre, il y a pas mal de retour en région. On est aussi l'une des grandes villes les plus isolées de Paris au niveau du transport. Quand la ligne TGV entre Paris et Toulouse fonctionnera vraiment, je pense que ça permettra à encore plus d'artistes de revenir s'installer à Toulouse et de faire leurs allers-retours sans avoir à payer des loyers parisiens.

## VUE DEPUIS NANTES

**Guillaume Hazebrouk** : Ces dernières années, Sébastien Boisseau, notamment, prend ce chemin d'implantation en région. Il est à l'initiative de projets qui lui permettent de jouer davantage en région. C'est une question d'écologie, de circuits courts. Ça a du sens d'être acteur sur son territoire. L'avenir de notre pratique, c'est d'apprendre à s'adresser à des populations qui ne se sentent pas concernées par nos musiques. Être musicien en région, c'est faire le choix d'une carrière dans laquelle on travaille plusieurs strates en même temps.

**Michel Hubert** : Sur les 30 dernières années, on a senti ça. Des musiciens ne cherchent plus à partir et développent très bien leurs carrières comme ça. La suprématie de Paris pour développer une carrière est en train de se diluer.



Dans notre imaginaire, la question de l'autosuffisance d'une scène se construit en complément ou en opposition à Paris. Au vu de l'organisation centralisée du territoire en France, au vu de la présence des médias et des grandes structures de formation comme le Conservatoire National Supérieur de Musique (CNSM), **Paris peut-il faire figure de point de repère** incontournable mais aussi de contreexemple à une scène en région. La capitale française est-elle un point de repère ou un partenaire nécessaire ?

**Frederic Roy** : Les politiques culturelles favorisent l'installation de musiciens en région. Il se passe beaucoup de choses ailleurs qu'à Paris. C'est peut-être là que l'Etat joue son rôle, dès la structuration. Depuis 20 ans, des lieux poussent partout. C'est aussi ce qui fait que Paris n'est plus vraiment le centre.

**Jean-Marie Bellec** : J'ai quelques élèves qui ont quitté la France pour suivre des études au Conservatoire supérieur de Bruxelles. Très contents, ils sont restés. Une autre école marche bien, à Lausanne, et là aussi les musiciens restent et ça veut dire qu'ils peuvent travailler. On les revoit aux Rendez-vous de l'Erdre. Au-delà de Paris, l'étranger est intéressant.

**Armand Meignan** : Est-ce que Paris est encore attractif ? Je ne sais pas si jouer dans un club parisien est plus attractif que jouer au Pannonica. L'intérêt, c'est de jouer dans les festivals, à la Villette, Banlieues Bleues ou Sons d'hiver.

**Philippe Metz** : À Toulouse, on est complètement décentralisés. Ce qui est bien plus intéressant, c'est de travailler avec les autres villes. Aujourd'hui, on a plus besoin de travailler avec Barcelone ou l'Italie qu'avec Paris. Oui, bien sûr, il y a le CNM (Centre national de la musique, ndlr), le ministère de la Culture et les têtes de fédérations qui sont à Paris. Mais pour moi Ceccaldi ça me fait plus penser à Orléans qu'à Paris. Qu'est-ce qu'il reste à Paris ? Les maisons de disques et les labels, y en a plus.

**Jean-Pierre Layrac** : On ne peut pas travailler avec les autres régions, le problème il est bien là. On a déjà eu du mal à se rencontrer avec Montpellier, Bordeaux c'est inexistant pour nous, Barcelone c'est encore un autre défi. C'est là qu'il faudrait arriver à faire des efforts mais pour ça, on est obligé de passer par Paris.

**Mathieu Cardon** : Dans les trajectoires des groupes, c'est malheureux mais ça reste quand même important de passer à Paris. Il peut y avoir un peu d'autosuffisance en région, mais il ne faut pas se leurrer. À Toulouse, les loyers augmentent aussi, certains musiciens partent un peu autour pour se loger et ça va générer des initiatives en milieu rural. Si tu arrives à être programmé dans certains festivals, il y a quand même un côté prescripteur qui est plus important. C'est aussi là-bas que tu vas croiser plus de journalistes. Toulouse, à cinq heures de Paris, pour inviter des pros ça reste quand même compliqué.

**Fanny Pagès** : J'ai toujours tendance à penser que Paris ne doit pas être un objectif quand on est provincial, mais un moyen. C'est un accélérateur, une centrifugeuse qu'il faut utiliser à tous les endroits : production et médias.

**Philippe Metz** : Je crois que le redécoupage des grandes régions impacte la façon dont on y travaille. Ça nous oblige aussi à circuler plus dans nos grandes régions. Mais il y a un peu un malaise quand même... La Fédurock (Fédération de lieux de musiques actuelles et amplifiées, ndlr) de l'époque, l'AFIJMA (Association des Festivals Innovants en Jazz et Musiques Actuelles, ex-AJC, ndlr), la FNEIJMA (Fédération Nationale des Écoles d'Influence Jazz et Musiques Actuelles, ndlr)... tout ça s'est professionnalisé et je trouve qu'on a perdu nos ancrages territoriaux. Ça crée un déséquilibre entre les régions et Paris.

**Fanny Pagès** : Je ne crois pas que le modèle parisien soit induit par les financeurs, c'est plus ancien. Le modèle médiatique induit ça aussi : avoir des médias régionaux forts, ça facilite l'autonomie de circulation en interne. On pourrait presque se dire que le modèle du passage par Paris correspond à un modèle productiviste. Il faut vendre, il faut tourner, on veut sortir de la région donc on va à Paris. Or si on choisit un modèle alternatif de développement, on peut sortir très ponctuellement de la région mais ce n'est pas grave, car on arrive à vivre dans la région, l'intermittence fonctionne et ça marche aussi. Ce choix est propre à chacun, aux envies de chaque

musicien et musicienne. Paris est un accélérateur mais finalement ça ne change pas l'identité profonde de ce que les artistes ont en eux lorsqu'ils quittent la région. Je pense à Leïla Martial, et ce n'est pas un hasard si elle est allée résider pendant plusieurs semaines dans les forêts du Congo. Parce que cette fille a grandi dans les forêts et montagnes ariégeoises et quelque part c'est presque comme un retour au naturel, aux sources.

**Jean-Pierre Layrac** : Tu parles de Leïla Martial, j'ai un contre-exemple avec Sylvain Darrifourcq qui a fait ses classes à Toulouse. À un moment donné il s'est dit qu'il était obligé de monter à Paris. Et maintenant Sylvain Darrifourcq, ce n'est plus un artiste toulousain. Quand il revient, il est content et il voit ses amis, mais c'est un musicien parisien. Ça lui a permis de rencontrer des gens grâce au brassage de musiciens. Il n'aurait pas pu le faire à Toulouse. Et à l'inverse, Marc Démereau n'a jamais eu l'intention d'aller chercher ça à Paris. Lui s'est dit, je construis autour de moi avec les musiciens du coin.

**Mathieu Cardon** : J'ai l'impression qu'on donne à Paris une place trop importante dans notre échange. Oui c'est un passage, mais dans le quotidien tous les musiciens s'en cognent. Quand il y a une belle occasion d'aller y jouer, c'est super. Quand c'est une occasion un peu à l'arrache, c'est comme ça peut l'être ailleurs. Il y a un peu plus d'espoir mis sur le boulot de production, de relations presse qui est plus accentué qu'ailleurs, mais peut-être que ça ne va pas au-delà de ça.

## VUE DEPUIS NANTES

**Loïc Breteau** : La fameuse politique volontariste dont on parlait tout à l'heure, au sujet de Nantes, a permis de faire émerger une base de spectateurs relativement large. La démocratisation de l'accès à la culture, c'est acquis à l'échelle de la métropole. Mais il faut aller vers des publics qui ne se déplacent pas vers la métropole.

**Frederic Roy** : La flambée des prix de l'immobilier, ce n'est pas qu'à Paris et pour cette raison des gens quittent Nantes pour s'installer à la campagne, des gens qui ont pu avoir un important rapport aux propositions artistiques. Ces personnes peuvent être en demande de concerts sans faire 40 kilomètres de voiture. C'est un enjeu d'avenir d'aller chercher des spectateurs en limitant les mobilités. C'est aussi la force du jazz et des musiques improvisées, de pouvoir faire un concert rapidement, sans avoir toute une série d'équipements scéniques pour que quelque chose se passe. Avec Kiosk, on peut faire des concerts partout, facilement adaptables à des situations acoustiques très différentes.

**Loïc Breteau** : Je pense que c'est l'enjeu, le rapport de la culture à son territoire. Les métropoles ont capté ça mais la culture doit toucher de façon plus large. Les métropoles doivent participer à une présence culturelle, au-delà de leurs murs.

Si Paris n'est plus le centre, retournons à Nantes. Les musiciens en partent puis reviennent pour bousculer un système établi, notamment sur les pratiques de scène. Certes, jouer peut vous changer. Mais voir et écouter ? Comment **le public** de la scène jazz a-t-il pu évoluer face aux changements que vous notez ?

**Jean-Marie Bellec** : On pourra faire aussi un travail sur le rajeunissement des publics de jazz. C'est parfois terrifiant pour moi de ne voir que des vieux comme moi. J'aimerais voir des jeunes au-delà de ceux qui sont au Conservatoire.

**Michel Hubert** : On constate ça dans les SMAC, aussi. L'âge moyen est plutôt élevé. C'est un vrai problème. Toute une partie des publics et des praticiens est en dehors des scènes dont on parle. La question c'est aussi de prendre en compte des pratiques qui sont nouvelles, y compris pour l'enseignement. La logique des autodidactes est à prendre en compte. Ce sont des gens, reconnus d'un circuit parallèle, qu'on retrouve sans les avoir vus passer. On est en retard sur cela. Sur le plan social, il y a des quartiers entiers qui sont écartés. Il faut faire du hors les murs et croiser de nouveaux publics. L'itinérance est une nouvelle voie pour susciter des curiosités et des vocations.

Installé à Nantes où il co-dirige le label Yolk Records, le contrebassiste Sébastien Boisseau pose un regard affûté sur la question de l'émergence d'une scène locale. Et si la clé, finalement, c'était l'artistique ?

**As-tu conscience de participer à une scène jazz locale ?** J'ai toujours été très actif là où je vis mais je réfute l'idée d'appartenance à une quelconque 'scène locale'. Cette terminologie implique un traitement malheureusement différencié de la part de très nombreuses institutions professionnelles et publiques. Un artiste new-yorkais a la considération d'un musicien international, un artiste parisien est regardé comme une référence nationale, un artiste qui vit à Nantes est un musicien local. Je n'ai jamais compris ces distinctions. Je travaille avec des New-Yorkais, des Parisiens, des Nantais pour des raisons purement artistiques.

**À quel moment peut-on dire qu'une scène a émergé ?** Une 'scène' telle que je l'entends est le résultat d'une dynamique artistique. Lorsque l'on parle de la scène new-yorkaise ou de la scène hongroise, on parle d'artistes qui font communauté autour d'une approche musicale et d'une volonté d'agir. C'est ce que nous faisons depuis 20 ans avec Yolk, à notre manière et avec nos moyens, avec les partenaires qui nous suivent. Nous avons créé de

toute pièce cette structure à la fois label, collectif, centre de création et de transmission. Nous l'avons volontairement installée proche de notre bassin de vie. J'ai commencé dans des bars puis sont arrivés les clubs et les associations, notamment le Petit faucheur à Tours, où j'ai vécu 10 ans, puis les festivals et enfin les réseaux. Depuis, tout se mélange en France ou à l'étranger, au gré des aventures, des possibilités et des nécessités.

**Quelle part de ton expérience joue dans l'émergence de la scène nantaise actuelle ?** J'ai appris ce que je sais en travaillant et en échangeant avec les musiciens de ma génération, aux côtés de musiciens plus expérimentés que moi, au sein d'orchestres, à travers des rencontres professionnelles et humaines et grâce au passage de 'scènes' en 'scènes'. Je croise désormais naturellement des musiciens et des musiciennes plus jeunes, nous évoluons ensemble, c'est l'ordre des choses. Le temps et les fidélités font les ancrages, ici et ailleurs, je ne vois pas ce métier autrement.

**Paris, passage obligé pour les musiciens ?** Paris-Province !

C'est vieux comme le monde et ça marche dans tous les domaines, demandez aux Parisiens de parler des provinciaux vous aurez des réponses. Dans notre domaine, la presse spécialisée a longtemps été centrée sur Paris. Y habiter, y jouer augmentait les possibilités d'exposition de notre musique, sinon...

**Comment une scène se structure-t-elle ?** Les artistes sont souvent à l'initiative de mouvements ou de structures plus ou moins formelles, il y a des passeurs qui naviguent dans plusieurs communautés. À Nantes, les gens se connaissent plutôt bien et partagent des constats communs, c'est ce qui a donné naissance au Jazz est LA, et depuis deux ans à Kiosk. La diffusion du jazz, hors réseau spécialisé, reste un point noir. Beaucoup d'équipements culturels ne programment pas cette musique. Moins un diffuseur connaît le jazz, plus il attend une prestation « spectaculaire » et médiatisée pour se rassurer. Le tampon 'produit local' ne suscite pas le même intérêt que dans d'autres domaines.



Marc Démereau  
Fish From Hell, 2015  
lauréat JM 2008  
avec Cannibales et Vahinéés  
© Johann Michalczak

Du côté de Toulouse, la spécificité de la scène a su se révéler, grâce à sa position géographique, ouverte, mais aussi et surtout grâce à une coopération progressive mais solide de ses différent.e.s acteur.rice.s. Cette coopération aurait pu laisser apparaître un autre élément structurant pour fonder ou laisser émerger une scène de territoire, **le festival**. Or, ce qui peut sembler étonnant, c'est qu'il n'y ait pas de grand festival à Toulouse, alors que Jazz à Luz et Jazz in Marciac font figure de repères nationaux majeurs.

## VUE DEPUIS TOULOUSE

# 27

**Jean-Pierre Layrac** : Marciac et Luz, pour les musiciens, c'est un repère. Certains créent des choses car ils veulent les placer à Luz, par exemple. Ça crée une envie, c'est très important. Le festival a un vrai rôle dans l'orientation musicale prise par certains musiciens.

**Fanny Pagès** : Jazz in Marciac a modifié le territoire du Gers et a marqué une empreinte dans l'identité culturelle de l'Occitanie, au-delà des frontières régionales. Ça reste un phénomène ! Ça touche au dynamisme économique du département, à son attractivité. Et si l'Astrada, est là, c'est parce qu'il y a Jazz in Marciac. C'est une façon de pérenniser un projet culturel dans le temps, de l'installer. Ça change beaucoup de choses pour un territoire.

**Mathieu Cardon** : Luz, l'identité est là, elle est forte et je sais que ça peut être un partenaire pour monter des choses. Ce n'est pas le cas de Jazz sur son 31, qui est monté par une institution, le département, et qui du coup va arroser un peu partout. Il me semble qu'à Toulouse, il n'y a pas cet acteur-là, un festival un peu fort, qui ait une identité marquée.

**Jean-Pierre Layrac** : Moi je crois que la vivacité d'une scène est liée à la diffusion. Ce que fait Freddy Morezon avec Freddy Taquine au Taquin, c'est important. Ce côté laboratoire, ça permet de se confronter à des musiciens et à un public. Et là on entre dans le travail du collectif.

**Fanny Pagès** : Concernant le décloisonnement des esthétiques sur les scènes généralistes, j'ai du mal à évaluer si c'est pareil dans les autres pays mais je trouve qu'ici on reste très cloisonné dans nos disciplines. Ce qui est artistiquement ou philosophiquement parfois hyper frustrant. C'est pas facile pour des musiciens de jazz d'être diffusés dans des scènes généralistes. C'est aussi un problème institutionnel je pense. Le ministère de la Culture a créé des cases très précises, des labels, des SMAC, des scènes nationales. Et malheureusement dans les scènes généralistes, ils ne sont souvent pas formés aux musiques jazz, pour certains ça ne les intéresse même pas. Casser un peu les codes, arriver à faire que ça circule un peu mieux, c'est une mission de notre côté, mais il faut une volonté dans les politiques culturelles. Que ces scènes généralistes soient vraiment généralistes !

28

ici  
c'est  
Paris.

# 30

---

textes

Pierre-Olivier Bobo

Ellinor Bogdanovic

Guillaume Malvoisin

---

Questionner le rôle de Paris dans la constitution  
de la scène française serait l'œuvre d'une vie.  
S'interroger sur le passage obligé qu'est Paris dans  
une vie de musicien.ne de jazz ou sur les spécificités  
de la Ville Lumière en regard des précédents  
exemples nantais et toulousains, une mission qui  
semblait plus dans nos cordes.

# Paris libéré mais Paris contourné ?

Paris est-il encore attractif ? Au cours des tables rondes menées avec les acteur.rice.s des scènes jazz de Toulouse et de Nantes, il émerge que si Paris conserve une force d'attraction, s'établir en ses murs ne représente plus une nécessité. On pourrait même considérer cet attrait comme un mythe (cf. page 23).

Dans un pays centralisé en diable, malgré deux tentatives gouvernementales d'ampleur, la capitale ne semble plus agir comme un aimant. Tant pis pour Akhenaton, nos régions ont plus que du talent. Pour parfaire ce contrepoint parisien aux paroles prises en région, nous avons recueilli le point de vue de deux musicien.ne.s. L'une est à Rennes, lauréate 2021 Jazz Migration, l'autre est un ex-parisien revenu expérimenter activement sur les terres nivernaises. L'une aime la couleur ROUGE, l'autre est définitivement multicolore. Madeleine Cazenave et Benjamin Flament se baladent entre Paris et campagne. À la question de pouvoir noter une différence clairement

identifiable dans leurs expériences à Paris et en région, chacun ne place d'abord la densité du territoire. Madeleine Cazenave : *« je n'ai pas vu de différence majeure hormis le fait que le réseau de musiciens et de lieux est beaucoup plus un important, surtout en jazz, par rapport à Rennes, par exemple, là où je vis. »* Paris est l'endroit où il se passe énormément de choses, Paris est l'endroit des réseaux tissés serré. En sortant du CNSM, aux côtés de Julien Desprez, Yann Joussein, Antoine Viard, Simon Henocq et Aymeric Avice, Benjamin Flament monte COAX : *« se structurer en collectif nous a permis d'ouvrir des portes, de commencer à tisser des liens avec Banlieues Bleues, à développer des partenariats avec des salles. »*

Phare brillant de mille appels, le Conservatoire National Supérieur de Musique (CNSM) attire lui aussi. S'y forme-t-on absolument ? Benjamin Flament l'assure : *« Pas du tout, il y a plein d'exemples de musiciens qui ne l'ont pas fait et qui sont reconnus. Les conservatoires, ce sont surtout des lieux de rencontres. Quand j'étais élève au CNSM, j'ai pu y travailler à plein temps et donner aussi quelques heures de cours. À un moment, je me mettais à jouer beaucoup, je n'arrivais plus à faire les deux et j'ai arrêté. C'est quelque chose qui m'anime, je monte donc des projets pédagogiques ou des actions culturelles, chaque année »*. Madeleine Cazenave complète : *« Je ne l'ai pas fait. J'imagine que c'est bien de faire le CNSM mais pour moi il n'y a rien d'obligatoire »*.



Hors la qualité indéniable d'enseignement, les bancs du Cons' offrent surtout leur pesant de liens à créer, pour ensuite alimenter les réseaux locaux puis très vite nationaux. « *C'est un mythe que tout se passe à Paris. On a l'impression, surtout quand on est Parisien, que tout se passe à Paris mais ce n'est pas le cas* », poursuit Madeleine. « *Je pense que c'est aussi parce que je vis en région. Je n'ai pas ressenti ça dans les lieux où j'ai joué. On a souvent un meilleur accueil en région. C'est une généralité mais à Paris, tu dois louer ta salle pour jouer, t'as des conditions parfois un peu galère aussi* ». Dans les échanges avec Toulouse, Matthieu Cardon soulignait cette similitude. La galère d'une mauvaise date reste la même, vécue à Paris ou en Région. Mais les bonnes dates ? Paris conserve encore son rôle de catalyseur d'écho. Madeleine retrace brièvement ainsi l'expérience récente de son trio ROUGE : « *Jazz Migration, ça été super bénéfique pour le projet. On a beaucoup tourné avec Jazz Migration, 15 ou 20 dates. Jazz à La Villette, Le Parc Floral, Jazz à la Défense ce sont des trucs importants. Typiquement, Jazz à La Villette et Le Parc Floral, ce sont des grosses jauges. Ce qui était pas mal, c'est qu'on faisait beaucoup de premières parties et je trouve ça top parce qu'on est pas encore connus mais les gens viennent voir. Et puis, il y a eu un enchaînement, il y a eu le label Laborie Jazz qui a sorti notre disque et qui va produire le prochain qu'on enregistre en juin, on a trouvé un tourneur, Antepima. Avec ROUGE, on a fait pas mal de dates à Paris cette année, c'est vrai. Après on ne joue pas du tout en Bretagne et notamment vers Rennes où il ne se passe pas grand-*

« Dans la Nièvre, il y a peu de musiciens de notre répertoire mais je fais des rencontres régulièrement. Un réseau de musiciens, tu le développes petit à petit, parce que tu veux jouer avec untel sans te demander où il habite. » **Benjamin Flament**, musicien

*chose pour le jazz. Il y a Jazz à l'Ouest, où on a joué, et Jazz à l'Étage où je ne jouerai pas. Je trouve que ça manque un peu. Nantes, c'est un peu plus dynamique* » (cf. page 15).

#### **Centrale média.**

Autre vérité encore indéboulonnable, la présence média centralisée à Paris. Est-ce un avantage, toucher le plus de monde d'une seule visite, ou un inconvénient, faire la route pour concerner la presse ? Benjamin Flament modère : « *C'est certain que Paris concentre un peu tout. Pour les sorties de disques, c'est beaucoup plus facile quand tu es à Paris même si c'est compliqué de faire venir la presse vu le nombre de concerts. En Bourgogne, pas mal de magazines se sont développés ces derniers temps mais ils restent des magazines de niche, malheureusement. Après, pour que ça se développe, il faut des journalistes et des rédacteurs qui s'implantent en région, mais ça on le voit plutôt dans les grandes villes comme Lyon.* » Ces grandes villes continuent de s'étendre. Malgré le nouvel exode rural inversé qui devient conséquent ces dernières années. Exode, dont les musicien-ne-s interrogé-e-s ont

pris leur part. Benjamin Flament est redescendu profiter des terres nivernaises : « *Je suis revenu en région pour des raisons personnelles et parce que j'avais des projets qui rayonnaient déjà un petit peu. Dans la Nièvre, il y a peu de musiciens de notre répertoire mais je fais des rencontres régulièrement. Un réseau de musiciens, tu le développes petit à petit, parce que tu veux jouer avec untel sans te demander où il habite. Je préfère totalement ma vie en région. Le projet que je développe, le lieu de résidence, va me permettre de faire venir des gens et d'organiser des choses sur le territoire, proche de l'esprit avec lequel on a monté le collectif Coax.* » Refaire Paris en région. Non, plus finement, remettre quelques-unes de ses préoccupations au cœur du temps qu'il convient de prendre pour vivre bien. Madeleine Cazenave reste ferme, « *Cette année j'ai dû beaucoup aller à Paris et en fait j'adore l'équilibre qu'il y a avec le fait de vivre à la campagne. Quand on part en tournée, on est beaucoup en ville, on prend des transports... ça me va d'avoir ma vie un peu à l'écart et puis de partir en tournée, c'est foisonnant, et je reviens chez moi et c'est posé* ». ●

Armél Dupas trio  
JM#3, 2017, La Dynamo  
© Olivier Hoffschir



No Sax No Clar  
JM#5, 2019, La Dynamo  
© Olivier Hoffschir



« En région parisienne, il y a plus d'opportunités pour jouer, mais il y a aussi une très forte concurrence. Des musiciens ont choisi de se baser dans une autre région pour pouvoir s'épanouir peut-être plus vite. »

**Xavier Lemettre**, directeur de la Dynamo de Banlieues Bleues

# Paris local club

# 35

La région parisienne, aussi grande et puissante soit-elle, conserve-t-elle un peu de ce qu'on peut communément appeler « une scène locale » ? Tour d'horizon avec **Xavier Lemettre**, directeur du festival Banlieues Bleues et de la Dynamo à Pantin, en Seine-Saint-Denis.

La question lui ferait presque des nœuds au cerveau. C'est quoi la définition d'une scène locale, au juste ? « *Ce qui est local, c'est ce qui est dans un certain rayon. Moi je raisonne plutôt 'Île-de-France' que 'scène locale de Pantin'. Ici, le côté local est quand même assez large, c'est le bassin de population le plus important en France* », embraye Xavier Lemettre, au téléphone. Une majorité de la nouvelle scène jazz et des musicien-ne-s émergent-e-s est installée ici, plus précisément dans ce quart nord-est où les loyers sont plus modérés qu'ailleurs en Île-de-France. C'est aussi ici qu'est implantée depuis 2006 la Dynamo, équipement culturel piloté par l'association Banlieues Bleues, en plein cœur du quartier des Quatre-Chemins, à Pantin. Pas étonnant donc d'y croiser ces nouvelles formations en résidence, en train de fabriquer, expérimenter et créer leurs projets artistiques. Proximité géographique d'abord et effet d'aspiration ensuite, avec le festival Banlieues Bleues qui rayonne au régional, au national

et à l'international. « *Du coup, logiquement, le local peut trouver des débouchés aux niveaux national et international* », poursuit le directeur. « *Mais parfois, ce n'est pas en local que les choses ont commencé. Je me souviens d'Eve Risser quand elle était encore en résidence et une artiste émergente, il y a environ 8-10 ans, elle a monté son gros projet, le White Desert Orchestra, et elle a commencé à avoir vraiment une reconnaissance d'abord en Europe, dans d'autres festivals, mais pas ici.* » Rien de mathématique, donc, mais quelques leviers qui peuvent ouvrir des portes et des boutons « push push » non négligeables lorsqu'on se frotte aux différent-e-s acteur-ric-e-s et outils d'un territoire géographique. Attention cependant à ne pas trop enfermer ce concept de territoire, selon Xavier Lemettre. « *Encore une fois, l'Île-de-France est à part : c'est ici qu'il y a le plus d'équipes et les aides publiques sont orientées d'abord ici* ». Loyers presque abordables, soutiens à la création,

lieux de diffusion en cascade... On pourrait presque croire que la scène francilienne est une cible prioritaire pour les musicien-ne-s émergent-e-s français-e-s, mais la réalité est plus complexe (cf. page 33). Certes, la mobilité s'est accélérée et facilitée depuis 30 ans, on peut donc venir à Paris très facilement, mais aussi en partir. « *En région parisienne, il y a plus d'opportunités pour jouer, mais il y a aussi une très forte concurrence. Des musiciens ont choisi de se baser dans une autre région pour pouvoir s'épanouir peut-être plus vite. Tout ça, ça dépend vraiment de la nature du projet, certains ont besoin de certaines conditions pour jouer, d'autres peuvent jouer partout* ». Alors, la région parisienne, une scène où les musiciens émergents peuvent s'épanouir et grandir ? Par principe oui. Avec plus de facilité qu'ailleurs ? Rien n'est moins sûr. ●

36

au-  
delà  
des  
mers

# 38

---

textes  
Arthur Guillaumot  
Lucas Le Texier

---

Pour rapprocher et amorcer l'échange, il existe une condition nécessaire : informer et aider (à) la découverte. C'est l'engagement pris par les Rencontres AJC depuis leur création. Et cela résonne encore plus quand, en 2021, elles invitent le jazz ultramarin et une délégation d'une cinquantaine d'artistes et professionnel·le·s à la rencontre du jazz hexagonal.



LA REUNION  
L'ILE INTENSE



# 40

## état des lieux

Alors que le jazz se pratique abondamment dans les territoires d'Outre-Mer sous toutes ses diversités, sa structuration et sa diffusion restent encore fragiles malgré les programmes de soutien déjà en place. **État des lieux de ces écosystèmes**, le 29 novembre dernier, lors des Rencontres AJC à la Cité internationale des arts de Paris.

Quatre tables rondes – Martinique, Guyane, Guadeloupe, et La Réunion/Mayotte – se sont succédé pour évoquer les différents écosystèmes jazzistiques et musicaux des Outre-Mer. Ce qu'on identifie comme les « Outre-Mer » ne forment en aucun cas un bloc, si ce n'est leur spécificité ultrapériphérique par rapport au continent. « *Comme disait Lacan : si vous pensez avoir compris, vous avez sûrement tort* », énonce Adrien Chiquet, le modérateur des tables. Si des situations semblables existent, les écosystèmes évoqués pendant le colloque recoupent des réalités bien différentes qu'il faut prendre en considération pour façonner l'action publique. La pratique musicale est l'une, si ce n'est la, principale discipline artistique exercée par les habitant·e·s des Outre-Mer. Pourtant, c'est l'une des moins structurées au niveau des politiques publiques. Julie Abalain, responsable du développement et des productions à Tropiques Atrium, la scène nationale de la Martinique, dresse un long constat repris par l'ensemble des intervenant·e·s : « *La pratique musicale est inscrite dans la vie quotidienne, avec des familles entières de musiciens et des transmissions générationnelles.*

*Cependant, au regard de la proportion du nombre de musiciens présents sur le territoire, très peu deviennent intermittents* ». Même son de cloche en Guyane, où Céline Delaval, conseillère spectacle vivant de la DAC Guyane, confirme ce décalage. Les conditions structurelles peuvent rendre difficile l'exercice professionnel des musicien·ne·s : le manque de lieux de diffusion et de production, notamment pour faire des résidences. En Guadeloupe, Laurence Maquiaba du festival Éritaj, Mémoires Vivantes, doit pallier par son évènement la quasi-absence de structures permettant une résidence de création de longue haleine. La Réunion est quant à elle l'île la plus compatible avec les institutions culturelles métropolitaines, mais Niv Rakotondrainibe, administratrice de production du Séchoir, reconnaît que les musicien·ne·s, une fois professionnel·le·s, manquent d'accompagnement pour vivre sur l'île. Si la professionnalisation des musicien·ne·s reste l'un des principaux enjeux, la formation initiale plus ou moins institutionnalisée est présente dans les départements ultramarins. À La Réunion, la présence du seul

conservatoire régional des Outre-Mer et d'une école de musique actuelle (EMA) à Saint-Leu facilite l'entrée dans la formation musicale. En Martinique, outre les nombreuses écoles de musiques associatives, l'option musique du Lycée Schoelcher est une porte d'entrée efficace pour les néo-musicien·ne·s ; les anciens jazzmen passés en son sein comme Xavier Belin ou Maher Beauroy y réinterviennent régulièrement. Eddy Compger, directeur du Centre culturel de Sonis, lieu qui gère la formation artistique et l'accueil de concerts en Guadeloupe, a signé il y a peu une convention avec les pouvoirs publics et la communauté d'agglomération locale Cap Excellence. Celle-ci enclenche un processus de labellisation plus officielle pour son centre, le rapprochant d'un conservatoire d'agglomération. Partenaire de l'Éducation nationale, le Centre culturel de Sonis accueille l'option Théâtre-Musique-Danse (TMD) qui permet de préparer un bac technologique spécialisé dans les disciplines artistiques. Aux côtés des structures, des acteur·rice·s locaux·les prennent en charge la création d'évènements ou de lieux permettant de diffuser ●●●

# Ann O'aro

Comment se faire un nom et  
une trajectoire quand on vit sur  
une île à 9.000 kilomètres de Paris?  
Éléments de réponse avec une  
musicienne, chanteuse  
et écrivaine originaire  
de La Réunion.

## **Comment as-tu débuté ton parcours ?**

J'ai commencé à construire un répertoire à La Réunion, mais j'en suis sortie rapidement. Avec Philippe Conrath, nous avons eu des connexions qui nous ont amenés à faire une résidence au Comptoir, à Fontenay-sous-Bois, avec des musiciens parisiens. Le premier album est sorti. Très vite, je me suis posé la question de savoir comment le défendre en retournant vivre à la Réunion... C'est de là qu'est venue l'idée de faire un trio, ce qui me permettait de continuer à travailler sur l'île.

## **De quelles aides institutionnelles as-tu pu disposer ?**

Le PRMA (Pôle Régionale des Musiques Actuelles de La Réunion) propose aux artistes qui ont une tournée hors de la Réunion de trois dates ou plus le dispositif FRAM (Fonds Régional d'Aide à la Mobilité, *NDLR*) qui prend en charge les billets d'avion aller-retour. Parfois, les festivals prennent en charge les frais liés au transport. Outre les billets, il



y a également des aides de la Dac de la Réunion (ou Dac de l'Océan Indien, dit « O.I. », *NDLR*). Ça permet de nous salarier.

## **Arrives-tu à poursuivre ta carrière en restant à La Réunion ?**

Ce que tout le monde nous souffle aux oreilles, c'est qu'il faudrait vivre sur le continent pour que ta carrière décolle. Or, dans le trio, nous sommes tous basés à la Réunion. Vivre et travailler ici nous permet de garder contact avec notre base de création et de rester connectés à l'essence de notre musique. Ça nous oblige à bien être organisés quand on monte une tournée à l'étranger. Quelques fois, on peut se permettre des allers-retours ici et là quand il y a des salles ou des festivals intéressants qui nous programment... Mais au moins, en restant, ici, nous sommes reliés à notre style de vie. Je ne crois pas à cette sorte de vérité universelle qui dit que c'est en partant que l'on va réussir.

Ann O'aro  
Rencontres AJC 2021  
© Béaxgraphie



Cité internationale des arts  
© Maurine Tric

- la scène jazzistique locale. Thomas Boutant, organisateur du festival martiniquais Big In Jazz (ex-Biguine Jazz), échauffe un espace de diffusion et de visibilité pour les jeunes artistes locaux. Nicolas Lossen, guitariste, producteur et organisateur de concerts martiniquais, évoque Jazz à la Pointe, une saison de concerts financée par les pouvoirs publics et destinée essentiellement aux musicien-ne-s de l'île. Laurence Maquiaba raconte comment son festival Éritaj, Mémoires Vivantes permet aux musiciens de trouver un espace de création et de promotion de musiques qui peinent à sortir de la Guadeloupe. Autre outil utilisé sur l'île, le réseau du Collectif des Espaces de Diffusion Artistique et Culturelle (CEDAC), cocréé par Claude Kiavué, qui a permis de mettre en relation l'ensemble des salles du territoire guadeloupéen.

Sur la petite vingtaine de salles du territoires, les spectacles et concerts des musicien-ne-s locaux-les peuvent maintenant être joués une dizaine voire une quinzaine de fois sur l'île – là où, auparavant, les artistes ne donnaient qu'une ou deux représentations. Pascal Saint-Pierre, responsable du café culturel le Bisik à Saint-Benoît, évoque le dispositif Tournée Générale (Tégé) du Pôle Régional des Musiques Actuelles (PRMA) qui permet de financer les cachets des musiciens se produisant dans les petits lieux réunionnais. Le festival Opus Pocus se rapproche le plus du festival de jazz selon Jean Cabaret, ancien directeur du Séchoir à La Réunion, bien que Les Francofolies de La Réunion ou La Nuit des Virtuoses accueillent aussi des artistes proches du jazz.

#### **histoires communes.**

Difficile alors de faire un focus sur ce que l'on considère comme

le « jazz » dans les institutions culturelles métropolitaines. Bien souvent, les traditions musicales présentes dans les Outre-Mer présentent des caractéristiques communes avec le jazz, rendant complexe un départage sommaire entre les genres. Nicolas Lossen rappelle les similitudes entre ce qu'on appelle le blues aux États-Unis et ce qui est nommé bèlè ou gwo ka en Martinique et en Guadeloupe ; la musique de la Nouvelle-Orléans s'appelle ici la biguine. « *Nos musiques géographiquement américaines ont des histoires communes et des mécanismes d'interactions qui répondent aux mêmes logiques que celles à l'œuvre aux États-Unis. La différence de visibilité, c'est strictement une question de marketing* ». Jean Cabaret évoque les liens qu'entretient le jazz avec le séga et le maloya, les musiques traditionnelles réunionnaises. Les



« Nous avons une diversité et une richesse qui n'existent nulle part ailleurs. L'idée, c'est de l'offrir aux personnes et aux artistes. »

**Céline Delaval,**  
Direction des Affaires  
Culturelles de Guyane

43

frontières semblent poreuses entre les genres, comme au centre Sonis, où gwo ka et jazz sont étudiés dans le même cursus, nourrissant ainsi les syncrétismes et la richesse des cultures musicales ultramarines.

#### **hors de l'île.**

Sur le continent américain, Céline Delaval ambitionne, avec le développement des lieux de création en Guyane, d'infuser des rencontres entre musicien·ne·s locaux·ales et étranger·e·s afin de créer de nouvelles esthétiques : « *Nous avons une diversité et une richesse qui n'existent nulle part ailleurs. L'idée, c'est de l'offrir aux personnes et aux artistes, qu'ils soient estampillés jazz ou non* ».

Les acteur·rice·s ultramarin·e·s relèvent l'importance de trouver des solutions afin de faciliter l'exportation et la diffusion des artistes et de leur musique hors de l'île. Institutionnellement, le PRMA

de La Réunion semble le plus avancé avec son Fonds Régional d'Aide à la Mobilité (FRAM). Sur dossier, un artiste effectuant une tournée à l'étranger de trois dates ou plus peut se voir rembourser ses billets d'avion aller-retour : « *Ce dispositif permet de financer 25 à 30 tournées par an* », constate Éric Juret, directeur du Théâtre Luc Donat à La Réunion et directeur artistique de La Nuit des Virtuoses. (cf. *itw Ann O'aro page 41*) À la suite de ces tables rondes, quelques dispositifs portés par des institutions culturelles ont été présentés. Bénédicte Alliot, directrice de la Cité internationale des arts, propose deux programmes qui permettent d'accueillir les artistes en résidences : Ondes destiné aux artistes ultramarin·e·s et Trame pour les artistes francophones. Du côté du Centre national de la musique (CNM), Pierrette Betto, chargée de l'action territoriale au CNM, évoque la

création d'un Fonds Outre-Mer destiné aux festivals, à la diffusion alternative (c'est-à-dire hors des circuits traditionnels) et à aider les artistes dans leur communication numérique. Enfin, Gaëlle Massicot Bitty, en charge du spectacle vivant et des musiques à l'Institut Français, a présenté les Fonds de mobilité destinés aux Outre-Mer afin que les professionnel·le·s bénéficient d'aides pour leurs déplacements. Le programme Archipel.eu, co-financé par la Commission Européenne et porté par l'Institut Français, a été présenté par sa cheffe de projet Madina Regnault. Le dispositif est destiné à la valorisation des cultures des régions ultrapériphériques européennes grâce à trois appels à projet sur le patrimoine culturel immatériel, la mobilité, et l'édition spéciale d'un catalogue chargé de répertoire et de valoriser les offres culturelles déjà existantes. ●

### **Tu penses qu'on peut parler de scènes régionales ultramarines ?**

Oui et certaines rayonnent même à l'international. À l'image de sa société partagée entre la modernité et la tradition, la musique guyanaise actuelle est composée de beaucoup de rappeurs, de chanteurs de dancehall. À La Réunion, on retrouve des musiciens très ancrés dans la tradition. En Guadeloupe et en Martinique, il y a un terreau fertile de musiciens de jazz. Je pense à Mario Canonge, Thierry Fanfant ou encore Sonny Troupé. Ces grands musiciens se retrouvent à jouer avec Kassav', Ayo ou Jain, sont donc reconnus internationalement, mais pas en France. Il y a un problème de visibilité en métropole.

### **La métropole ne voit pas ces scènes comme régionales ?**

Le problème, c'est que contrairement aux Bretons, on va nous mettre très facilement, quoi qu'on fasse, dans la case world music. Une case à laquelle on n'appartient pas ! On fait de la musique qui devrait être considérée comme musique française.

### **Et la métropole devrait être fière de revendiquer que ce soit aussi ça, la musique française.**

C'est un vrai problème et on n'a pas la priorité sur les scènes world, parce qu'on reste des Français.

# Yann Cléry

Voici un musicien né en Guyane et vivant désormais à Paris, qui, entre temps, va étudier en Guadeloupe puis faire sonner en métropole sa musique qui mixe ses origines brésiliennes, amérindiennes, créoles et sa passion pour la musique anglaise. Voici donc une discussion à 360°.

### **Les projets ultra-marins souffrent-ils d'être jugés d'abord comme projets ultramarins ?**

Oui mais je sens qu'il y a une compréhension qui se fait, qui va de pair avec des changements sociétaux comme le mouvement #MeToo ou la reconnaissance de la traite négrière.

### **Qu'est-ce qui bloque encore ?**

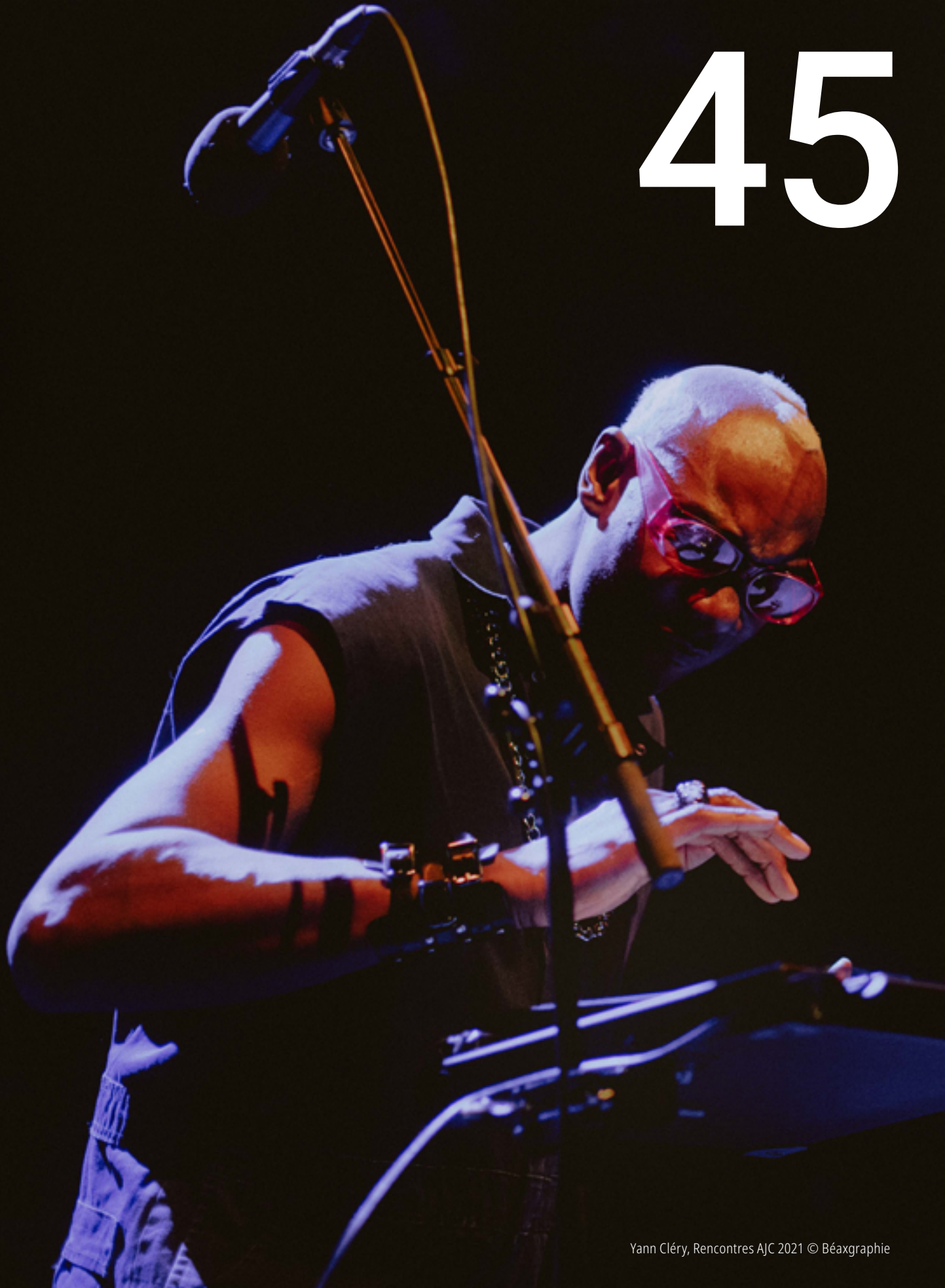
Peut-être la mentalité de quelques tourneurs et de programmeurs, de gens du milieu qui pensent que cette culture n'intéresse personne en métropole. Mais la société rattrape ces mentalités. En revanche, je sens que les artistes d'Outre-Mer sont extrêmement décomplexés.

Les choses se font et se vivent avec beaucoup de spontanéité, parfois malgré le manque de structures et de scènes.

### **Penses-tu que ces manques forgent cette décomplexion ?**

Oui. C'est aussi ce que disait Christiane Taubira : « Vous devez nager dans l'adversité, mais est-ce que de certains points de vue, ce n'est pas bénéfique ? Dans une forme de lutte quotidienne qui nourrit votre art ». Je crois aussi qu'il y a un peu de ça. On travaille encore plus dur pour donner tort à celles et ceux qui ne veulent pas nous entendre. Quand on est ultramarin, il faut être agile, malin et obstiné.

# 45



# 46

Mercredi 1er décembre, le colloque « Outre-mer et international : comment les artistes peuvent créer, produire et montrer leurs œuvres » associait artistes, professionnel·le·s de la culture et intellectuel·le·s autour d'échanges liant pratiques artistiques, migrations et identités ultramarines. Organisé par AJC et la Cité internationale des arts, cet espace souhaitait questionner l'urgence à la coopération et l'échange international des cultures et acteur·rice·s ultramarin·e·s.

Dans les régions ultrapériphériques, les cultures et les individus se mélangent. « *Les Outre-Mer sont dans des bassins lointains ; l'international, c'est du quotidien* », défend Christiane Taubira, l'ancienne garde des Sceaux. En Martinique et en Guadeloupe, des contacts pourraient ainsi s'accélérer avec l'espace caribéen ; en Guyane, les échanges avec le continent américain pourraient s'intensifier dans un partage culturel ; enfin, à Mayotte et à La Réunion, l'espace de l'Océan Indien pourrait toujours s'affirmer davantage comme une plate-forme tournante d'échanges culturels idéale. Développer des politiques structurées, des partenariats au long cours sur ces « zones d'influence » est aujourd'hui crucial pour les Outre-Mer. Concilier identité individuelle et dimension internationale relève de la force de caractère, comme le soulève Christiane Taubira. « *On n'est pas attendus, ni par les infrastructures ni par les individus. On est obligés de se surpasser. On est condamnés à cet espèce d'héroïsme permanent.* » Pour autant, quitter son territoire, confronter son identité d'artiste à d'autres doit participer

d'un choix délibéré car « *quand on a le choix de partir, c'est bien ; quand on est contraint, ça raconte autre chose* » souligne Manuel Césaire, directeur de la Scène nationale Tropiques Atrium en Martinique. Pour les artistes de la table ronde, l'international est d'ores et déjà présent dans leurs identités. Isabelle Fruleux, artiste résidente à la Cité internationale des arts, est née d'un père martiniquais et d'une mère polonaise et a grandi à Marseille, dans les quartiers populaires. Puiser dans les textes martiniquais a été pour elle un moyen de conjuguer ses racines multiples : « *J'ai été accueillie dans les textes de Fanon, de Glissant ou de Césaire. J'ai senti que je pouvais entrer dans ces textes en étant tout ce que j'étais à la fois.* » Les cultures ultramarines permettent d'interroger ces origines kaléidoscopiques. Le projet *Bigidi Pa ka tonbé* mêlant performance artistique et danse de l'artiste Nayabigué Abrin et de la danseuse de twerk Patricia Badin, réuni.e.s car résident.e.s parisien.ne.s et coupé.e.s de leur Guadeloupe, interroge leurs rapports à cet "ici" métropolitain et ce "là-bas" originel. Cédrick-

Isham Calvados, auteur de la série documentaire *Labalavi* poursuit ces mêmes interrogations quant à la diaspora guadeloupéenne : « *Au niveau de mon identité, qu'est-ce que je perds, qu'est-ce que je gagne, qu'est-ce que je transforme dans un espace qui me demande sans cesse de m'intégrer ?* »

Pour les intervenant·e·s, ces interrogations liées aux identités sont essentielles pour désamorcer les stéréotypes liés aux cultures ultramarines et faciliter la présence internationale des artistes. « *Il y a souvent un non-dit, une attente particulière sur une création esthétique d'Outre-Mer. L'Outre-Mer a le droit d'avoir des créations contemporaines, et le droit de ne pas avoir quelque chose "qui fait" antillais ou autre* », résume Manuel Césaire. Pour aller dans cette direction, Jacques Martial, conseiller délégué aux Outre-Mer à la Mairie de Paris, souligne l'importance des espaces de dialogues et de rencontres comme à la Cité internationale des arts. « *Quand les institutions bougent, s'interrogent sur ce "nous", les choses peuvent commencer à bouger.* » ●



# Outre-Mer, à la croisée du monde



Ambiance tranquille à Banlieues Bleues. À l'arrivée de **Maher Beauroy** et de son **quartet Insula**, on embarque immédiat, toucher chaleureux et sweet mélopées. Le pianiste se confronte tranquillement aux rythmes latins de la contrebasse et des percussions, la sobriété est reine et dirige les quatre musiciens. Sur l'autre rive du plateau, le oud joue les contreponts mélodiques, discret, et pare Insula de son habillage sonore final. Carrément. Classe.

**Yann Cléry** et son solo project, c'est du gros son. Pas de débat. Sa flûte sous effets enrôle des paroles de pop star. On est loin du *Monkey Business*, parfaitement dans le *showbizness*. Au cœur de ces élans, le *showman* s'amuse à envoyer des basses techno sur des improvisations psychédéliquies, en bricolant ses *loops* en live, en prenant au mot le seul plaisir de jouer.

Viennent ensuite **Sélène Saint-Aimé** et son flow vocal pétri d'Histoire et de récits fragiles. Elle dialogue avec le pupitre des vents colemaniens du septet. Une impression de souplesse molletonnée se dégage de la formation, les idées circulent, convulsent presque parfois. Des différentes pièces composées naissent des poèmes et des onomatopées-scat que la contrebassiste mêle, dans la pure tradition du gwo ka, aux deux percussionnistes en scène. C'est liminal mais tout à fait plein. Paradoxe deluxe.

La minimaliste, c'est **Ann O'aro**. Sa voix échange d'égal à égal avec le trombone, raffermi son verbe face aux percussions. Le créole verse tantôt dans la clameur, tantôt dans le chuchotement. Le ton est grave, dur mais sensible grâce à la chaleur du trombone. On comprend sans comprendre, lovés dans cet univers intimiste et solennel, attirés par le grain de voix et la force de la chanteuse. Son corps se meut tout entier dans chaque interprétation, à peine bousculé par le percussionniste.

Arnaud Dolmen et Leonardo Montana forment le **LéNoDuo**. Le piano-batterie-choeurs se suffit à lui-même, cette machine carbure. Sa technique est d'évidence impeccablement calibrée par les deux musiciens. Le jeu est lancé. Le duo se cherche, se trouve, se sépare et tout recommence. Inlassablement. On voit deux surfers infatigables qui choisissent leurs trajectoires, maîtrisent leurs mouvements, qu'importe la taille des vagues qui les reçoivent.

---

textes Lucas Le Texier  
et Badneighbour  
photos Béaxgraphie  
et Louis Hélaine

## Ann O'aro



## Yann Cléry

# des concerts

Les concerts des Rencontres AJC 2021 se sont posés à la Dynamo, chez Banlieues Bleues. Retour sur deux soirées où quelques formations ultramarines ont joué d'une insularité universelle parfaite.



**Sélène Saint-Aimé**



**Maher Beauroy  
- Insula quartet**



**LéNoDuo**

## CHRONIQUES DES CONCERTS DES LAURÉATS JM#7

Rencontres AJC,  
La Dynamo de Banlieues Bleues, novembre 2021

---

**NOUT**, c'est 50% Zappa, et 50% jazz-alternatif. Le trio assemble flûte à effets, harpe électrique et batterie rock et se balade entre atmosphères rock et improvisations psychés.

Les trois musiciennes s'amusent à alterner les pastiches d'ambiances propres à la harpe et les saillies d'un groupe de rock garage, *headbanging* inclus. Les rythmes se compilent et s'échangent entre la harpe jouant les guitares façon Breeders et la batterie remuant sans cesse. Ce jeu d'échanges peut alors laisser la flûte improviser tous azimuts.

Virage à 180 degrés avec **SUZANNE**, trio plutôt versé dans le jazz de chambre. Du genre à venir titiller. Sage d'apparence, dissonant et grinçant d'essence. C'est parfait. Les parties écrites de l'instrumentarium, clarinettes-guitare-alto, auxquelles s'ajoutent les voix des trois musicien-ne-s alternent avec des improvisations partagées. Le rythme, c'est eux, à la fois dans les mélodies et leurs contrepoints. Ainsi autonome, Suzanne peut aller chercher sans souci ses inspirations dans le folk, le free et le contemporain.

Peut-on faire un trio sans bassiste ? La réponse est claire pour le **CHARLEY ROSE TRIO**. C'est un oui franc et massif.

Massif comme le saxophoniste leader. Son trio, sax-piano-batterie, fait pourtant la part belle à des envolées subtiles. Ça foisonne en-dessous, côté rythmique, et Rose peut planer en toute quiétude au-dessus de la mêlée. Quelques ambiances plus cools se greffent en légèreté, plus loin, comme sur la ballade *No Sé Como Te Llama* où Rose se laisse aller joliment aux effets.

**COCCOLITE**, c'est une mixture qui a patiemment mijoté entre le jazz-funk et l'électro. La recette semble aussi simple qu'efficace. Un trio classique piano-basse-batterie auquel vient s'ajouter ce qu'il faut de machine. Tentant la greffe cyborg sur chaque instrument. Le tout se mélangeant sans peur aux rythmes de funk et de hip-hop, aux solos de synthé qui pourraient rappeler ceux de Snarky Puppy. Rappeler seulement, l'univers des jeux vidéo et les nappes pop ramènent le son du groupe à la base de son originalité.



Delphine Joussein  
Rafaëlle Rinaudo  
Blanche Lafuente

Charley Rose  
Enzo Carniel  
Ariel Tessier

## Nout Charley Rose trio



## Coccolite Suzanne

Timothée Robert  
Julien Sérié  
Nicolas Derand

Maëlle Desbrosses  
Pierre Tereygeol  
Hélène Duret

## enzo carniel filippo vignato

Aria  
(Menace, 2021)



*Less is more.* Pas de voix. Pas d'ajouts. Juste le mariage entre un piano français et un trombone italien. Rien de plus. *Smooth.* Une expérience qui traverse les oreilles pour les déposer sur un nuage d'émotions. *Aria* est un retour aux sources. Un monde où seulement l'essentiel existe et persiste. Enzo Carniel laissait entrevoir ce minimalisme dans son *Wallsdown* avec *House of Echo*. Filippo Vignato en trio ou en quartet, également. Maintenant que les deux se retrouvent en tête à tête, la simplicité fait naturellement le reste. Des sonorités à nous emmener dans l'univers de Miyazaki. Où la nature est maîtresse. Où l'humain n'est qu'ivresse. Le trombone ramène cette chaleur calme venue de Toscane, là où *Aria* a été créée. L'album est sensoriel. Aussi doux qu'une caresse. Le bout des doigts parcourt précisément la longueur du piano, le souffle du trombone effleure majestueusement chaque recoin de la peau. Tout en douceur. Tout en virtuosité. | E.B.

## la litanie des cimes

La Litanie des Cimes  
(Gigantonium, 2021)



En pente douce. La mise en abyme du premier disque éponyme de La Litanie des Cimes entraîne les sens vers une essence de la contemplation. Trio formé par Clément Janinet avec Élodie Pasquier et Bruno Ducret, il sort du bois en juin dernier avec un album rempli d'une conversation organique. Parce que la coexistence est le maître mot, chaque morceau concrétise le dialogue. Des voix premières aux conciliabules, les rôles s'échangent entre violon, clarinettes et violoncelle. La mélancolie s'installe avec *Ciel*. Unisson mélodique cordes-clarinette. Le chœur s'estompe pour des retrouvailles en dernière partie, chantant l'air originel. Dualité harmonique constante donc. Intense. Ailleurs, le vent souffle sur *Metchenew*. La brume se disperse. Ponctuations. Un tourbillon s'élève, enveloppe et s'éteint avec la même douceur. La cadence de l'album se renouvelle pour un récitatif flamboyant et délicat. Jolie messe basse solennelle. | O.M.

## rouge

Derrière les paupières  
(Laborie Jazz, 2021)



Colère. Amour. Passion. Chaleur. Rouge est une couleur profondément symbolique. Elle incarne les sentiments ardents, sans aucune mesure. De la mesure, pourtant il y en a dans l'album *Derrière les paupières*. L'aventure d'un trio nommé ROUGE et ce qu'il y a derrière les paupières. Madeleine Cazenave, compositrice et pianiste, imagine une parfaite déclinaison de ce que serait cette couleur si on la décortiquait en profondeur. Chaque morceau a sa nuance. Chaque note a sa coloration. Enveloppé d'un charme fougueux, le disque est un rêve multicolore. Le rouge glacé du *Petit Jour*. Le carmin brûlant des *Abysses*. Le bordeaux écarlate du *Brumaire*. Le rouge orangé des *Étincelles*. Le pourpre pressant de la *Cavale*. Ces pigmentations sont parfaitement enjolivées par la douceur frissonnante de la batterie de Boris Louvet. Le tout, teinté de la contrebasse frénétique de Sylvain Didou. Certains se demandent ce qu'il y a derrière les paupières, en voici un aperçu. | E.B.

De quoi calmer très vite qui aurait les crocs. Il faut du temps. Cet album demande du temps. Pas pour l'aimer, mais pour s'y laisser glisser et en visiter chaque recoin. Del'assertion initiale, *Les Animaux (qui) n'existent pas*, au velours des arrangements de *L'Assemblée nocturne*, de la voix jamais péremptoire de Maud Chapoutier posée sur le moog d'Anne Quillier. Moog sans smog et très smart. Ça déclame, ça clame et ça réclame. Du fraternel, de l'universel, de l'imaginaire bestial. Borgès passe en renfort, le jazz se chambre posé et l'urgence sait se faire entendre quand la nature humaine voit ses dents s'effondrer. Watchdog prolonge les saillies de son *Can Of Worms*. Le sexe, la samba, des entraîneurs de sport et une foulditude de listes qui laisseraient sans doute un Prévert pantois. Expé, la pop de Watchdog ? Cinétique, le jazz de Watchdog ? Woof, oui. Mais aussi fouillé, beau, travailleur et parfaitement sensitif. | Bdn.

## watchdog

Les Animaux qui n'existent pas

(Pince-Oreilles, 2019)



Les esprits, on peut y croire ou ne pas y croire. Mais, quand Paul Jarret et Jim Black se rencontrent avec le programme *Talents Adami Jazz* pour créer leurs Ghost Songs, le doute est inévitable. Comment un seul album peut-il donner l'illusion de côtoyer des fantômes ? Assez dingue. Le tout sur un fond indie rock et un free jazz mystique. La liberté guide ce projet. 11 sons se baladent de manière aléatoire entre les morts et les vivants. Le leader d'AlasNoAxis capture l'invisible avec sa batterie pour le rendre intimement palpable. Julien Pontvianne et son ténor intensifient la brume. La guitare ajoute de l'électricité dans l'air pour annoncer la tempête. Mais patience. Avant ça, l'équilibre est bien dosé. Cette balance intelligemment jouée est d'une précision extrême. Le Fender de Jozef Dumoulin sert de contrepoids au mystérieux. Jusqu'à *Specter #3*. L'explosion ultime. Celle qui ne cesse de se retenir. Mais lorsqu'elle jaillit, le chaos arrive. | E.B.

## paul jarret

Ghost Songs

(Neuklang, 2021)



« Répète pour voir ?! ». Voilà moins une audace de mastard bravache que l'envie déclarée d'en avoir plus. C'est le sentiment qui s'élève dans l'hypnose d'écoute de *Night Flight*. FANTÔME, quartet de patients spatonautes, frappe fort. Fort et beaucoup, de petits martèlements initiés par Alexandre du Closel, de petites cellules, reprises et poussées par les 3 autres. C'est tempéré à l'occidentale, touché léger puis rebattues à l'américaine. Steve Reich et Terry Riley s'imposent en références auditives. Mais ces deux totems se laissent contourner facilement, la note qui est jouée ici a suffisamment de personnalité et peu d'embarras pour être rapportée à ses modèles. Ce serait un peu court, jeune homme. Les deux soufflants provoquent piano et vibraphone à la loyale. Et la transe s'envole à chaque titre. *La Nuit*, ici est non seulement transfigurée mais aussi habilement *Talismanique*. De quoi craquer sans fin des amulettes. | Bdn.

## fantôme

Night Flight

(La Poutre et La Paille, 2021)



Ces Rencontres AJC dédiées aux Outre-Mer n'auraient jamais pu avoir lieu sans nombre de personnes et structures et bien sûr, sans les artistes qui y ont joué. Saurez-vous retrouver leurs noms dans cette grille ?

**Groupes lauréats  
Jazz Migration #7**

CHARLEY ROSE  
COCCOLITE  
NOUT  
SUZANNE

**Artistes invité·e·s  
aux Rencontres AJC**

ANN O'ARO  
ARNAUD DOLMEN  
MAHER BEAUROY  
YANN CLERY  
SÉLÈNE

**Autour des  
Rencontres AJC**

BÉNÉDICTE ALLIOT  
MANUEL CESAIRE  
XAVIER LEMETTRE  
JACQUES MARTIAL  
PHILIPPE OCHEM  
DYNAMO  
CITÉ DES ARTS  
OUTREMER  
JAZZ MIGRATION  
AJC  
SÉCHOIR  
TROPIQUES ATRIUM  
PRMA  
SONIS  
ERITAJ  
BIGUINEJAZZ  
BISIK

# mots mêlés

---

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| C | M | U | I | R | T | A | S | E | U | Q | I | P | O | R | T | Ç | Z |
| C | J | G | S | Q | S | D | G | R | B | D | B | M | S | N | Z | S | M |
| O | R | A | O | N | N | A | I | T | B | C | E | Y | Z | E | C | F | E |
| B | E | P | Y | X | I | H | Z | T | C | N | N | L | M | M | I | A | H |
| K | M | X | O | A | H | W | M | E | O | O | E | A | E | L | T | E | C |
| I | E | S | R | E | M | T | A | M | C | I | D | I | Q | O | E | S | O |
| S | R | U | U | R | V | K | N | E | C | T | I | T | Z | D | D | O | E |
| I | T | Z | A | I | Q | K | U | L | O | A | C | R | Z | D | E | R | P |
| B | U | A | E | T | D | J | E | R | L | R | T | A | A | U | S | Y | P |
| Z | O | N | B | A | Y | Y | L | E | I | G | E | M | J | A | A | E | I |
| I | A | N | R | J | N | A | C | I | T | I | A | S | E | N | R | L | L |
| S | S | E | E | L | A | N | E | V | E | M | L | E | N | R | T | R | I |
| E | I | F | H | Y | M | N | S | A | L | Z | L | U | I | A | S | A | H |
| L | N | Y | A | W | O | C | A | X | R | Z | I | Q | U | R | F | H | P |
| E | O | X | M | N | X | L | I | O | T | A | O | C | G | W | X | C | L |
| N | S | I | K | A | W | E | R | T | U | J | T | A | I | V | K | Ç | H |
| E | U | A | M | R | P | R | E | U | O | G | X | J | B | S | R | I | T |
| Y | U | Ç | G | K | V | Y | I | A | N | R | I | O | H | C | E | S | N |

# l'horoscope de jazzy mage

## l'avenir sous de musicaux présages



### bélier

Vos cornes ne font pas bon ménage avec Mercure en rétrograde. Dommage. Mais Saturne est là pour vous remonter le moral avec de la chance à tire-larigot. Profitez-en. Attention ! Votre feu intérieur n'est toujours pas maîtrisé. Calmez-le avec un petit ROUGE et un *Brumaire*. Reposant et clinquant.



### gémeaux

Continuez en double face et vous allez perdre des amis. Mars fait le guerrier coucou et vous lance dans la bataille. Faites gaffe à votre entourage. Pour le bien de tout le monde, calmez vos ardeurs. Mais n'allez pas non plus vous faire l'intégrale d'Ibrahim Maalouf.



### lion

Attention, amis félins. Rugir ne veut pas dire être crédible. Descendez d'un étage. De plusieurs, même. *Don't worry*, écoutez votre déesse intérieure et laissez-la prendre le dessus. Posez vous deux secondes et regardez le Ciel. La Litanie des Cimes le rend *peaceful*.



### balance

Vous n'avez pas envie d'être une *pookie*, Balance. Peut-être, mais c'est ce que tout le monde dit. Désolé, mais fallait pas dénoncer à la SACEM et au Ministère celui qui a leaké le live inédit de Coltrane au Petit fauchoux.



### sagittaire

Courir partout en gueulant très fort ne sert à rien. Apprenez à choisir. Votre astre gouvernant, Jupiter, saura vous donner de bien précieux conseils. Gardez vos arcs et vos flèches assez loin de vous, ça vous allègera la vie. Streamez Sade et *bless yourself* !



### verseau

N'oubliez pas de regarder autour de vous. Découvrez et voyagez. Le monde n'est pas fait d'argent public. Vous verrez, l'impertinence sonne mieux qu'un disque d'Elie Semoun. Tentez le *Specter #3* de Paul Jarret et Jim Black. *Free yourself*.

### taureau

À force de faire le malin en corrida, vous perdez votre vigueur de taurillon. Ça s'annonce mal. Le repos est inévitable et un petit Watchdog vous ramènera les sabots sur terre. *Les animaux n'existent pas*, paraît-il. Faites-vous une raison, un œil de bœuf, c'est super utile.



### cancer

Arrêtez de pleurnicher, Cancer, Jupiter vient vous sauver la peau des fesses. Doucement mais sûrement, vos larmes s'évaporeront comme flotte FANTÔME. L'écoute vous fera du bien, surtout *Le Rêve De Kito*. Bref, lavez vos suaires en famille et restez légers.



### vierge

Faire semblant d'être innocente ne vous fera pas gagner des points auprès de vos petits potes, Vierge. Une bonne fois pour toutes, avouez tout et assumez ce petit côté sauvage. Rugissez avec les Lions, prenez les Taureaux par les cornes. Soyez free, soyez jazz !



### scorpion

Votre sex-appeal fait des jaloux, où est le problème ? Aucun, bro. Laissez l'eau qui dort et allez donc faire l'amour et pas la guerre. Et entre deux rounds, faites-vous un petit shot de Ben Webster. Toujours apprécié, un petit classique.



### capricorne

Votre côté *control freak* reprend le dessus depuis quelques mois. On ne vous aide pas, Mercure non plus. Heureusement, la déesse du *love* est là. Paix et amour, *Carla* d'Enzo Carniel et Filippo Vignato, votre musique totem. *Stay peace*.



### poissons

Même si vous kiffez rester dans l'eau, des fois Neptune ne vous fait pas de cadeaux. Bougez-vous, il est temps de *glow up*. Oubliez votre ex, les rééditions *Tone Poet* de chez Blue Note et les pâtes au sucre. Gueulez un bon coup sur *Inondation* de NOUT. Ça calme.



**AJC PRÉSENTE**



jazz  
migration



Dispositif d'accompagnement  
de musicien.ne.s émergent.e.s  
de jazz et musiques improvisées



**APPEL À CANDIDATURES**

# JAZZ MIGRATION

**DU 15 NOV. 2021  
AU 14 JAN. 2022**



**INSCRIVEZ-VOUS!**  
[www.jazzmigration.com](http://www.jazzmigration.com)



FONDATION  
BNP PARIBAS

**sacem**  
l'ensemble, faisons  
vivre la musique

SPEDIDAM  
LES DROITS DES ARTISTES INTERPRETES

**Adami**  
LES DROITS DES AUTEURS

centre  
national  
de la musique

*SCPP*

**SPPF**  
les labels indépendants

INSTITUT  
FRANÇAIS

**CP** la culture avec  
la copie privée

la dynamo



**P**  
PHILHARMONIE  
DE PARIS

**SDV**



jazz  
migration  
dispositif d'accompagnement  
de jeunes musiciens de jazz

AJC  ASSOCIATION  
JAZZE  
CROISE